Zeitschrift: Werk, Bauen + Wohnen

Herausgeber: Bund Schweizer Architekten

Band: 89 (2002)

Heft: 04: Forschung im Büro = Recherche à l'agence = Research in the office

Rubrik: Français

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Français

Ferda Kolatan: Architecte, su 11, New York
Entretien mené par Andreas Ruby, wbw
(pages 16–21)
Traduction française: Jacques Debains

La Maison excentrique

wbw: 95% de toutes les habitations construites aux USA le sont sans l'intervention d'un architecte. Nombre d'entre eux ont accepté ce statu quo du marché et ne considèrent même plus le Housing comme appartenant au domaine de l'architecte; seule, la niche de la maison d'architecte pour certains clients nantis fait exception. Compte tenu de cette situation, quel est le motif expliquant votre intérêt pour l'habitat?
Ferda Kolatan: Précisément ce dilemme. Pour nous, le véritable défi est de nous confronter au marché. Nous nous situons au milieu de ses turbulences et essayons d'interpréter architecturalement celles-ci, au lieu de planifier pour des situations idéales isolées et indépendantes. Il en résulte que nous ne définissons pas notre position à priori, mais d'une manière toujours nouvelle et en fonction de la situation. Ce faisant, nous poursuivons cette idée d'un «design flexible et adaptatif» non seulement dans nos projets, mais aussi et justement dans l'analyse de l'architecture qui va naturellement bien au delà d'elle-même. Notre projet «Composite Housing» peut ici servir d'exemple. La mission consistait à planifier, dans un délai minimum, un très grand nombre de logements dans la région californienne de Great Central Valley qui, dans les dix prochaines années, doit absorber un afflux dépassant 10 millions d'habitants. De plus, les logements devaient être très économiques et pouvoir être exécutés par les entrepreneurs locaux, un exemple classique d'une planification statu quo telle que tu l'as évoquée. Notre idée fut donc de scinder en deux phases non seulement le processus de construction, mais aussi celui du projet. La première phase est spécifique par rapport au lieu et universel par rapport à la construction. Elle suit des directives très simples et peut être réalisée rapidement et à bon compte par les entrepreneurs avec les matériaux et les moyens dont ils disposent. De cette manière, l'ossature de la maison peut être construite même si la seconde partie du processus de planification n'est pas encore achevée. La seconde phase est universelle par rapport au lieu et spécifique par rapport à la construction. Par ordinateur, nous projetons des pièces appelées «Add-Ons» qui, fabriquées mécaniquement et offertes sur catalogue, sont livrées à la demande aux propriétaires des maisons et installées dans leurs «gros-oeuvres». Ces Add-Ons peuvent être des cellules qui, outre leurs qualités spatiales, ont aussi des propriétés fonctionnelles. L'offre comprend des éléments de salle de bain et de cuisine, mais aussi des cellules d'entrée des cheminées et des escaliers. Il est essentiel que ces éléments ne soient jamais monofonctionnels, mais qu'ils assurent simultanément de nombreuses fonctions. Ils se définissent donc comme polyvalents et sont en partie cellules spatiales, meubles ou éléments à encastrer. Avec cette division binaire du processus de construction, nous cherchons à nous adapter adéquatement à une tendance américaine voulant que les maisons soient certes extérieurement toutes semblables et monotones, mais qu'elles renferment toujours les technologies les plus élaborées. On est très exigeant quant aux frigidaires, systèmes DVD et Hot Tubs, mais se contente d'une moindre qualité pour l'architecture de la maison dans ses standards esthétiques et constructifs. Les Add-Ons se glissent en quelque sorte subrepticement par la porte arrière. Camouflés en «objets», ils éveillent l'intérêt des acheteurs et, comme ils sont absolument indispensables à l'achèvement de la maison, ils déterminent largement son aspect architectural. Nous voulons développer une stratégie répondant aux tendances des acheteurs, mais en cherchant à les interpréter, de manière à générer une typologie nouvelle ou pour le moins «renouvelée».

wbw: Finalement, la préoccupation concernant l'habitat est aussi alimentée par le fait que «nous devons tous habiter d'une manière ou d'une autre» ainsi que tu l'as dit un jour. Inévitablement, nous devons tous définir une forme d'habitat. Nous pratiquons l'habitat personnellement et, par là, un discours de l'habitat s'écrit quasiment de lui-même. Vois-tu une possibilité de transférer cette production individuelle et invisible d'habitat dans la réflexion architecturale et la pratique du logement contemporain? En partant de ces styles de vie, serait-il par exemple pensable de développer des (proto)typologies correspondantes au lieu de continuer à les enfermer dans une typologie d'habitat dépassée?
Kolatan: Peut-être sous une forme plus abstraite. Je crois pouvoir, jusqu'à un certain degré, habiter indépendamment de ma maison. Mes habitudes quotidiennes ne sont pas inspirées par mon logement, mais se déroulent «malgré» lui. L'activité d'habiter ne s'achève ou ne débute pas lorsque l'on franchit le seuil de sa porte. Notre travail s'appuie sur une notion programmatique élargie de l'habitat, qui a quitté depuis longtemps le domaine exclusivement privé et interfère avec des activités publiques. La séparation entre travail, habitat et loisirs est depuis longtemps abolie et il n'est plus possible d'identifier clairement ces activités ou de les attribuer à des locaux particuliers. Il en résulte que l'on doit aussi définir le champ d'action spatial de l'habitat au delà du logement.

Un exemple: En raison de la cherté des loyers à Manhattan, nombre d'habitants singles y logent dans des appartements minuscules où la cuisine voisine pratiquement le lit. Pour eux, le «quartier» devient l'espace d'habitat, la boutique

Deli du coin, ouverte 24 heures sur 24, est la cuisine et le bistro ou bar favori le «séjour» où l'on reçoit ses amis. Et si l'on convient d'une rencontre «chez toi ou chez moi», il faut comprendre le plus souvent dans «le bar devant ta porte ou devant la mienne». Ceci crée une dynamique qui nous intéresse hautement et que nous voudrions exploiter dans un sens architectural plus large. Souvent nés de la contrainte, ce «blurring of boundaries» décrit un mode de comportement flexible et créatif dans les circonstances de notre vie quotidienne. On peut étendre cet exemple de Manhattan au logement en général. Logiquement considérée, cette manière de voir devrait conduire à reformuler la notion de l'habitat ou à le délocaliser complètement.

wbw: En principe, cette structure d'organisation d'habitat décentralisé fonctionne d'une manière semblable à un hypertexte, un texte dont les fragments ne constituent pas un corps unique mais sont répartis en différents lieux. Pourtant, ils peuvent être lus comme un texte, car ces fragments sont reliés par des hyperlinks. Cette textualité «expansée» nous est familière depuis longtemps dans l'Internet. Par contre, la notion habituelle d'habitat est encore fortement marquée par celle du logement «complet» concentrant toutes les fonctions nécessaires. Cette résistance incite à ouvrir des recherches sur la matérialisation possible d'un «habitat excentrique». Pourrait-on par exemple l'appliquer également à l'habitat suburbain?

Kolatan: L'hypertexte est un bon exemple car il permet l'immédiateté dans la lecture de choses pouvant être très éloignées dans le temps et l'espace. L'utilisateur n'en est pas forcément conscient. Pour lui, l'hypertexte est avant tout praticable et utile. La technique d'emploi crée une routine et élimine d'éventuels seuils d'inhibitions. Sur le Web on se sent «à la maison» et le mot home page n'est pas choisi au hasard. L'idée d'un habitat décentralisé éveille par contre chez les mêmes personnes des associations plutôt désagréables, sans doute parce que liées à une perte de contrôle. Pour se protéger du «monde extérieur» on se crée «un monde à soi». La manière dont nous traitons le domaine réel d'une part et le virtuel d'autre part, témoignent d'une contradiction fondamentale. D'un côté (virtuel), nous recherchons le lien avec l'extérieur, nous souhaitons nous intégrer à une échelle collective et voulons partager avec d'autres ce qui nous est personnel. Mais de l'autre côté (habitat privé), nous définissons une limite par rapport au monde extérieur et prétendons à une catégorisation purement individuelle de programmes et de routines d'habitat. Dans nos projets, nous voulons briser cette contradiction. Pour cela, notre instrument est une méthode grâce à laquelle nous établissons des «qualités familières au sein d'un espace non-familier». Pour ce faire, nous définissons l'habitat par des activités, souhaits et habitudes existants qui peuvent se traduire dans une configuration spatio-fonctionnelle définie. Cette configuration est un état temporaire et, dans la plupart des cas, elle propose de l'espace pour une alternance de changements aux niveaux conceptuel et fonctionnel. Ces structures sont rarement identifiables comme «foyer», puisqu'ils adressent l'habitat dans un sens plus large qui a depuis longtemps dépassé le «foyer» et donnent plus d'importance aux liaisons et aux interespaces qu'à des lieux fixés et à des ordres programmatiques immuables.

wbw: Ces interespaces et liaisons sont-ils architecturalement articulés en programmes et activités, ou restent-ils informels comme dans l'exemple de l'appartement à Manhattan avec séjour dans le bar du coin?

Kolatan: Nous pensons qu'il est important de les articuler architecturalement. Ainsi par exemple, dans notre projet «Gradate Housing», nous avons inversé la configuration typique d'un complexe d'habitat. «L'interespace» reliant habituellement les pièces entre elles devient ici le programme proprement dit et le constituant spatial. Le couloir est utilisé comme un Entre-Deux afin de mettre en communication des parties plutôt publiques ou plutôt privées. Les parois entre couloir et zone d'habitat-travail sont partiellement vitrées et ouvrent ainsi des vues dans la couronne extérieure des logements. Les habitants sont libres d'intégrer ces zones à leur propre domaine d'habitat, de les utiliser séparément comme petits bureaux ou surfaces d'exposition ou même de les sous-louer. Ainsi, ces zones deviennent des fenêtres sur l'extérieur et invitent en même temps d'autres visiteurs et habitants à réagir par rapport a cette offre. La séparation habituelle privé/public dans l'habitat est ici évitée, tout comme la stricte distinction entre lieux de travail et d'habitat. Un autre aspect essentiel pour nous est que ce couloir développe finalement une dynamique propre qui est certes générée par les habitants/occupants, mais n'est pas réglable dans sa totalité. Ainsi, on ne peut pas d'emblée prévoir que le complexe d'habitat se tournera plutôt vers l'intérieur et se privatisera, ou si le couloir s'imposera comme intermédiaire public et suscitera un échange animé d'idées et d'activités. Il ne nous appartient pas de l'imposer. Pour nous, il en va surtout de proposer des structures adaptables pouvant se reconvertir programmatiquement lorsqu'un besoin apparaît. Dans ce projet, le «Mediating Corridor» est notre moyen d'y parvenir.

wbw: La modélisation sociale de cet espace dans «Gradate Housing» est finalement obtenue grâce au choix d'un ensemble d'habitat comportant plusieurs parties privées et une circulation commune; en quelque sorte une «Unité d'Habitation» transformée pour les conditions nouvelles de l'individualisation. Dans un ensemble d'habitations familiales par contre, cet interespace n'existe tout au plus qu'extérieurement, dans les parties publiques entre les maisons. Ceci veut-il dire automatiquement la fin de votre possibilité d'intervention comme architecte, ou doit-on chercher d'autres formes «extra-architecturales» de travail sur l'espace – par exemple planification du paysage ou autres manières de programmer le domaine «public»?

Kolatan: Plus un type d'habitat apparaît comme achevé, plus il offre de possibilités pour le fragmenter et le restructurer. En employant des éléments librement combinables dans le projet «Composite Housing», nous avons tenté de constituer l'habitat à partir de ses bords. Au lieu de penser en «pièces» devant ensuite être reliées les unes aux autres, nous utilisons les Add-Ons comme éléments décisifs du projet. Nous ne projetons ici ni séjour, ni chambre à coucher, ou salle à manger, mais des «unités» permettant certains actes «d'habitat» tels que se laver, se baigner, cuisiner ou dormir. Seuls le choix et la combinaison des Add-Ons par les habitants génèrent plus ou moins directement les interespaces qui sont déjà prédéterminés dans une maison conventionnelle. Mais dans la mesure où nous retirons le sommeil à la chambre et la cuisson à la cuisine et les définissons comme des «actes sans espace», nous ouvrons à l'habitat une nouvelle liberté. D'ailleurs, cette idée ne se limite pas à l'espace d'habitat au sein de la maison, mais concerne aussi l'occupation du jardin, de la rue, du garage et de la terrasse. Même si dans les banlieues des USA, on prend la voiture pour aller acheter du pain, la similitude avec la «cuisine Deli» new-yorkaise demeure. La voiture est simplement intégrée à l'habitat quotidien qui s'en trouve spatialement élargi. Si aux USA, on envisage actuellement d'accorder le permis de conduire aux jeunes de quatorze ans, il s'agit en fait d'une pratique d'habitat courante. Car il faut bien se rendre compte que sans voiture, les kids de banlieue n'ont aucune possibilité de se déplacer au delà de leur lieu d'habitat immédiat qui ne comporte le plus souvent ni cinéma, ni drugstore ou Mega Store. La possibilité doit également être trouvée d'intégrer des programmes destinés aux jeunes. Ceci explique pourquoi les vastes Shopping Malls sont les refuges préférés de nombreux teens en mal de permis de conduire. Toutes les fonctions précédemment décrits sont ici combinés et accessibles à pied. De plus, ces malls sont à l'abri des intempéries et offrent suffisamment de niches où l'on peut parfaitement tuer le temps. Ainsi, le mall devient bien plus qu'un centre de consommation. En effet, pour une grande partie des americains entre 10 et 16 ans, il fournit une notion élargie de l'habitat avec la rue comme corridor et la maison des parents comme chambre à coucher.

Andreas Ruby (pages 22–29)
Traduction française: Paul Marti

Qualités des espaces verts

b&k+: la découverte du paysage en tant que champ d'intervention de l'architecture

Le travail du bureau b&k+ de Cologne est centré sur la redéfinition des rapports entre espaces verts et architecture. Chaque nouveau projet est l'occasion de développer une qualité spécifique d'espace vert. Il cesse d'être appréhendé comme un espace qui sert uniquement à assurer la distance entre les bâtiments. Il revêt les identités programmatiques les plus variées: espace d'habitation, support d'événements, lieu de travail, de production, d'exposition ou encore de circulation. b&k+ pratique cette recherche en recourant à une démarche résolument interdisciplinaire associant des experts de la science, de l'industrie, de l'art et de la culture. Il en résulte une définition du travail d'architecte comme une pratique en réseau qui a finalement conduit, l'année dernière, à une sorte de «division de la cellule». Le bureau b&k+ a été divisé en deux bureaux distincts, l'un sous la direction d'Arno Brandlhuber et l'autre de Bernd Kniess, tout en conservant un label commun. En vue de la présente publication, wbw a rencontré Bernd Kniess.

Il n'existerait aujourd'hui plus de différence entre la ville et le paysage si l'évolution avait suivi le cours imprimé par le Mouvement moderne. Alarmés par la croissance ininterrompue des zones industrielles du XIXe siècle, les urbanistes modernes s'efforcèrent d'intégrer la nature à la ville et la ville à la nature. L'histoire de l'urbanisme moderne se lit comme une succession de systèmes d'espaces verts urbains: cité-jardin, tissu urbain aéré et verdoyant, paysage urbain. Toutefois, le bilan au début du XXIe siècle est plutôt décevant. La ville n'a pas véritablement rompu avec le système de blocs du XIXe siècle et n'a que peu intégré à sa texture des qualités paysagères. Parallèlement, les espaces verts se réduisent également dans les zones jusqu'alors préservées. Ce qui est devant la ville est aujourd'hui dans la ville. De par son nom même (suburbia), le faubourg reste encore à tort subordonné au modèle de la ville alors qu'il s'est depuis longtemps développé en une métapole. Celle-ci constitue dans les sociétés urbaines le cadre de vie primaire d'une part croissante de la population: C'est là que se détermine l'essentiel de notre ordre spatial urbain, car on y trouve son dispositif de densification le plus important, face auquel l'architecture rend aujourd'hui le plus souvent ses armes: maison individuelle.

Caractérisée par un taux d'occupation de la parcelle de 40% au maximum, la maison individuelle établit dans l'espace une hiérarchie de valeurs. L'espace bâti est directement désigné comme tel et représente la partie de la parcelle qui peut être valorisée. À l'inverse, l'espace extérieur, non-bâti, se définit comme un produit dérivé résiduel qui est exclu du bâti sur le plan sémantique et spatial. Pour revaloriser ne serait-ce que syboliquement le capital improductif, on utilise cet espace résiduel pour assurer les prospects réglementaires et on le traite en surface plantée.

Retourner cette hiérarchie est au cœur des recherches relatives aux espaces verts que le bureau b&k+ de Cologne mène, depuis maintenant 6 ans dans le cadre de projets réalisés et non réalisés, de symposiums et de livres. Dans la première villa réalisée dans la Geisselstrasse à Cologne, les architectes bâtirent la parcelle à environ 80% mais purent néanmoins faire état de 60% de surface qualifiée d'espaces extérieurs. Cette suroccupation de la parcelle résulte d'une réorganisation du jardin qui ne s'étend plus seulement au sol autour de la maison, mais se décompose en plusieurs parties et s'intègre à différents niveaux au sein même de l'habitation. Au départ surface résiduelle exclue, le jardin accède au statut normal de l'architecture et devient une composante intrinsèque de sa définition volumétrique et programmatique.

Dans sa zone climatique (non réalisée) pour l'Expo de Hanovre, b&k+ formula de manière exemplaire cette intégration de la substance des espaces verts à l'architecture. Il s'agissait d'une centrale thermique qui devait assurer la distribution en énergie de l'ensemble de l'exposition. Un détail dadaïste de l'urbanisme spécifique à l'exposition fit de ce volume de service un projet architectural: les équipements destinés à produire de l'énergie n'atteignaient pas la hauteur de corniche prescrite par le plan d'aménagement d'Albert Speer. Afin d'utiliser cet espace et d'en faire une partie intégrante du bâtiment, le bureau b&k+ décomposa la machinerie dans le sens de la hauteur: il déplaça le bloc des chaudières vers le bas et les agrégats de refroidissement vers le haut. Les effets secondaires produits par les équipements, la chaleur qui monte et des gouttes de condensation qui tombent définissent, un climat particulier dans l'espace intermédiaire. Grâce à une végétation «sauvage» délibérement choisie, cet espace devient un laboratoire où l'on teste un ordre proche de l'état naturel: Une végétation exubérante contredisant le cliché d'une nature «encore intacte», que les images publicitaires prennent comme arrière-plan harmonieux pour présenter les produits. Crée de manière purement artificielle, ce «paysage in vitro» (b&k+) est pourtant probablement plus proche de cette nature vierge seulement imaginable théoriquement, mais que nous pensons voir habituellement dans toutes les campagnes cultivées actuelles.

Avec «Flora_n», un projet d'urbanisme pour un quartier de bureaux, b&k+ essaya finalement de définir pour le réglement d'occupation du sol, un coefficient de volume végétal analogue au coefficient de volume bâti. Ce coefficient de volume végétal indique le volume d'espace vert à créer par rapport à un volume bâti déterminé. La densité bâtie se voit donc ainsi liée à la création d'une certaine «densité végétale». Cette végétation n'est donc plus un reste, mais devient à proprement parler une matière architecturale à définir avec précision. Lors du concours, b&k+ déclina le potentiel qualitatif de cet espace vert. Il prit la notion de «parc de bureaux» au sens littéral, la décomposa en éléments (parc, bureau) et l'agrégea à nouveau en donnant la même valeur à ses composantes (parc-bureau). Cette démarche exige au niveau du complexe une masse égale de végétal et de bâti. Ce faisant, l'espace vert ne doit pas nécessairement se trouver à l'extérieur. Dans le prolongement de la tradition du jardin d'hiver et des grandes serres du XIXe siècle, cette masse végétale recouvre différentes formes d'espace vert: aménagements verts horizontaux et verticaux des espaces intérieurs, intermédiaires (couverts mais ouverts) et extérieurs. De façon programmatique, il ne se limite pas à des espaces événementiels pittoresques, mais inclut explicitement des usages commerciaux comme ils existent depuis longtemps dans les villes. Par exemple dans les themed aquadomes de la chaîne hollandaise CenterPark ou simplement dans les marchés horticoles en périphérie, là où les jardiniers amateurs s'installent pour prendre un café et du gâteau après avoir fait leurs achats entre une chute d'eau et les caisses enregistreuses.

Flora_n constitue un modèle de développement pour la production d'espaces verts : l'architecture y fonctionne comme structure porteuse dans laquelle se niche pour ainsi dire la nature. Toutefois, ce rapport peut aussi être inversé. Le projet de digues habitables est enserré dans un paysage sans lequel il ne pourrait exister. Située en bordure de ville à Cologne entre une autoroute et une ligne de trains à grande vitesse, la parcelle n'avait pas été bâtie jusqu'alors en raison des fortes nuisances sonores. On tenta de résoudre le problème avec une paroi conventionnelle de protection contre le bruit. Néanmoins, la valeur des émissions sonores restait au-dessus des seuils de tolérance ce qui rendait la parcelle pour ainsi dire inconstructible. C'est ainsi que pour résoudre ces problèmes de bruit, b&k+ fut amené à étudier les possibilités intrinsèques à la parcelle. Au lieu d'une paroi de protection contre le bruit, leur projet propose «un paysage de protection sonore» formé de levées de terre. Elles traversent la parcelle dans toute sa profondeur et résultent exclusivement d'une nouvelle répartition de la masse du terrain. Intégrées à ces mouvements de sol, les maisons sont protégées du bruit. Profitant de toute la hauteur de dénivellation, la densité construite de l'ensemble atteint une valeur exceptionnellement élévée pour une zone suburbaine. Par ailleurs, dans les interespaces que créent les mouvement de terrain, la structure stéréotype en cul-de-sac de l'habitat suburbain devient un paysage spatial alvéolé où les entrelacs de voies d'accès et des immeubles qui les enjambent assurent un équilibre entre les domaines public et privé.

Dans la station de pompage, l'architecture se fond entièrement dans une masse végétale qui

se dépose comme de la mousse autour du volume fonctionnel abritant les équipements de pompage. L'enveloppe en béton est effectivement composée de différents renfoncements qui recouvrent le bâtiment d'un immense ornement floral. Par des ouvertures disposées avec précision, l'eau coule dans les renfoncements et favorise une végétation de façade composée de mousse, de lichens et d'autres végétaux primitifs qui modifieront, au cours du temps, l'apparence de l'ornement. Le bâtiment construit pour prévenir les débordements cycliques du Rhin dans une zone exposée aux crues à la limite sud de Cologne poursuit en façade le mouvement de l'eau qui se produit à l'intérieur. La compréhension de la nature ainsi exprimée oscille ici en permanence entre représentation stylisée et performance réelle. Et, dans la mesure où la végétation de surface colonise l'ornement floral au bénéfice de la nature, l'ouvrage érigé pour contrer la nature change, pour ainsi dire, de camp.

b&k+ démontre que l'espace vert ne doit pas nécessairement être chargé de chlorophylle dans le paysage télématique, un concept architectural (non réalisé) qui signalait la présence de la Robert Bosch AG à l'Expo 2000 de Hanovre. Le paysage est ici affranchi de toute texture matérielle et défini comme une méta-perception. Celle-ci se compose d'une infinité de perceptions partielles qui vont du plus petit au plus grand, de la prise de vue faite avec un microscope électronique d'un tissu cellulaire à une image satellite de la terre. L'accumulation et la répétition de différentes échelles et dimensions produit un espace fractal dont les structures se retrouvent dans l'organisation spatiale du projet. L'intérieur du pavillon est composé d'une structure itérative formée de cubes disposés librement dans l'espace. Sur leurs parois est projeté l'univers iconographique de cette méta-perception fragmentée. Dans un puits de lumière au centre du pavillon se trouve un arbre réel qui permet au visiteur de s'orienter dans un espace sans direction. La topographie animée du sol définit un paysage réel. Il constitue le point de départ d' un voyage dans la télématique que Vilém Flusser a décrit comme «une technique qui fait elle-même approcher ce qui est au loin». Dans un espace aux surfaces animées de pulsations se lient ainsi des images de provenance, de référence, de dimension et de vitesse différentes. Elles présentent au visiteur la vision cacophonique du monde après la fin «des grands récits», une sorte de peinture de paysage conforme au XXIe siècle naissant.

English

Jean-Philippe Vassal: architect, Bordeaux/Paris
Andreas Ruby: interviewer, wbw
(pages 10–15)
English translation: Michael Robinson

Séjourner sur l'herbe

"If nature were perfect we wouldn't need houses" Emilio Ambasz

wbw: Greenhouses are obviously a major feature of your architecture. There is scarcely a project of yours that is not influenced by them in some way: because of the materials involved (polycarbonate), the spatial typology (extended winter garden) or even the construction itself, as in the Maison à Coutras, which uses a prefabricated standard greenhouse as is for residential purposes. What explains this extraordinary importance of greenhouses for your architecture?

Jean-Philippe Vassal: We reached a point in our work when the greenhouse emerged as a possible way of implementing a particular idea of living in our architecture. This idea was substantially shaped through my experience in Africa, where I lived from 1980-85, in Niamey, the capital of Niger. I had just finished studying architecture in France, but out there in Africa I found myself in extreme climatic conditions that stood any European perception of architecture, houses and living on its head. In Niger the air temperature rises to 40 degrees during the day, and even at night it does not drop below 25 to 30 degrees. Under conditions like these, there are two main things that architecture has to do: it has to create and ensure cool conditions. So the building must be able to shut out the sun and at the same time let in the wind. That is why the straw hut is the usual building type: a very light structure made of branches, with straw walls and rice mats as a roof.

Interestingly enough, the Maison Tropicale, which Jean Prouvé built in Niamey in 1949, was based on the same principle. The only difference lay in the materials: the supporting structure is steel, the roof is made of sheet aluminium while the outer walls are made of horizontally arranged brise-soleils whose light aluminium skin reflects the sun, and thus stops the interior of the house getting too warm. The wind can flow into the house between the shaded gaps in the brise-soleils; it supplies fresh air to the two living-rooms that have been inserted, and is then let out again through a longitudinal aperture in the roof. Even today, Prouvé's is the only modern house in Niamey that gets by without air conditioning. It is as though the extreme conditions of this location make it obligatory to redefine comfort, liberate it from any bourgeois connotations and take it back to an almost existential plane where all that matters is whether architecture can create a place within this extreme climate in which it is actually possible to exist.

wbw: Seen like that, the living room is not really a closed interior, you are living in the open air to a certain extent. So what part does the house still have to play, where does it start and where does it stop?

Vassal: The house essentially provides that minimum of interior space that you need at night in particular to find a little intimacy under the infinite breadth of the sky. In the case of the Tuareg nomads this minimum is a mixture of hut and tent: a large piece of sheep- or camel-skin that is stretched like a tarpaulin over a few branches stuck in the desert sand, forming a shelter about 1.3 m high that is used exclusively for sleeping purposes. In the morning they take the cushions and sheets they have spent the night on out into the open air, so that they can warm up a little in the morning sun. When the sun gets too hot after one or two hours they move on with all their "reclining furniture" in order to find some shade under the bushes. Towards midday it gets too hot here as well, and they move on again to find a cooler spot under the trees. And so it goes on all day long. In this way the Tuareg "live" their way through a territory along a route that starts at the tent in the morning and ends up there as well in the evening.

wbw: Does this nomadic living also imply the concept of a house?

Vassal: I think it does, but it is not restricted to the tent; theoretically it includes the entire desert landscape. In fact the activity of living defines a space that is larger than the house. This means that the house loses its boundaries and becomes a territory. Ultimately this applies to European houses as well, except that here we are attached to a traditional notion of the house in which the walls also form its boundaries – which is certainly a psychologically motivated separation. Because as soon as you do so much as open a window the house inevitably opens up to the outside, the internal wall of the living room expands towards the horizon and the view becomes the wallpaper. Not only the garden is part of the house, but so is the road that leads to the house, constituting a kind of anti-chambre en plein air. Ultimately the wall of a house is more like a kind of skin, and thus a membrane, not a boundary.

wbw: The façade of a greenhouse functions more like a membrane as well. So what part does the greenhouse play in the context of this idea of living you observed in Africa?

Vassal: The greenhouse provides a way of translating the climate as needed. It goes without saying that living in the open air, which fascinated me so much in Africa, is not really possible in Europe because of the colder climate. In this situation the greenhouse makes limited climate correction possible. Because ultimately